



Stevenson
L'Île au trésor
Dr Jekyll et M. Hyde
Œuvres, I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE CHARLES BALLARIN
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE LAURENT BURY, PATRICK HERSANT
MARC PORÉE ET MARC ROLLAND

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

STEVENSON

L'Île au trésor
Dr Jekyll et M. Hyde

Œuvres, I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE CHARLES BALLARIN
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE LAURENT BURY, PATRICK HERSANT,
MARC PORÉE ET MARC ROLLAND

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 2001.

CROISIÈRE
À L'INTÉRIEUR DES TERRES

DÉDICACE

C'est ainsi qu'on chantait sur le navire anglais.

MARVELL¹.

À SIR WALTER GRINDLAY SIMPSON, BARONNET²

Mon cher « Cigarette »,

Il suffisait bien que vous ayez partagé si généreusement les pluies et les transbordements de notre voyage, que vous ayez dû payer si dur pour récupérer l'*Aréthuse* perdue sur l'Oise en crue, et que vous ayez dès lors piloté une simple épave humaine jusqu'à Origny-Sainte-Benoîte et jusqu'à un repas si ardemment désiré. Il était peut-être plus que suffisant, comme vous vous en êtes un jour plaint assez pitoyablement, que je vous aie attribué tous les propos véhéments et que j'aie gardé pour moi les réflexions intelligentes. Je ne pouvais pas décemment vous exposer à la disgrâce supplémentaire d'un second naufrage plus public encore. Mais aujourd'hui que notre petit voyage entre dans une collection populaire, ce péril n'est plus, espérons-le, et je peux faire figurer votre nom sur le pavillon.

Je ne peux cependant m'arrêter sans avoir déploré le sort de nos deux bateaux. Ce fut, monsieur, un jour bien funeste où nous envisageâmes l'achat d'une péniche ; ce fut un jour bien funeste où nous partageâmes notre chimère avec le plus optimiste des esprits chimériques. Et de fait la fortune un moment nous sourit. La péniche fut acquise, baptisée *Les Onze Mille Vierges de Cologne*³ et passa quelques mois, admirée de tous les admirateurs, à quai sur une plaisante rivière, sous les murs d'une vieille ville. M. Mattras, charpentier émérite de Moret, avait fait d'elle le centre d'une activité incessante ; vous n'aurez pas oublié combien l'on but de champagne doux à l'auberge du bout du pont, pour donner aux ouvriers plus de cœur à l'ouvrage. Sur l'aspect financier je préférerais

ne pas m'attarder. *Les Onze Mille Vierges de Cologne* pourrit sur le cours d'eau où on l'apprêtait. Jamais cette péniche ne sentit l'élan de la brise, jamais elle ne fut harnachée au patient cheval de halage. Quand elle fut enfin vendue par le charpentier indigné, avec elle furent cédées l'*Aréthuse* et la *Cigarette*, l'une de cèdre, l'autre, comme les transbordements nous l'apprirent fort bien, de chêne anglais au cœur solide. Ces vaisseaux historiques voguent à présent sous pavillon tricolore, sous d'autres noms reçus de l'étranger.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Doter d'une préface un si petit livre est, je le crains à demi, pécher contre les proportions. Mais un auteur ne saurait résister à cette tentation, récompense de ses peines. Quand la première pierre est posée, l'architecte paraît avec ses plans et se pavane une heure sous l'œil du public. Il en va de même pour l'auteur avec sa préface : même s'il n'a rien à dire, il doit se montrer un moment sous le portique, le chapeau à la main, et plein d'urbanité.

Il vaut mieux, en pareilles circonstances, se composer une attitude entre humilité et supériorité, comme si le livre avait été écrit par un autre, comme si vous l'aviez survolé en y insérant ce qu'il contient de bon. Pour ma part je ne maîtrise pas encore parfaitement cet art ; je ne peux dissimuler la chaleur de mes sentiments envers un lecteur et, si je le rencontre sur le seuil, je l'invite à entrer avec une cordialité rustique.

À dire vrai, à peine avais-je terminé de relire les épreuves de ce petit livre que je fus pris d'une crainte désespérante. Peut-être n'étais-je pas seulement le premier à lire ces pages, mais aussi le dernier ; peut-être avais-je exploré en vain cette contrée si souriante, sans trouver âme pour m'y suivre. Plus j'y songeais, plus cette idée m'inspirait d'aversion, qui se changea bientôt en une peur panique, et je me précipitai vers cette Préface, qui n'est rien de plus qu'un avis au lecteur.

Que puis-je dire en faveur de mon livre ? Caleb et Josué rapportèrent de Palestine une colossale grappe de raisin¹ ; mon livre ne produit, hélas, rien de si nourrissant. Nous

vivons une époque où l'on préfère une définition à n'importe quelle abondance de fruit.

Je me demande si un portrait négatif serait attirant. Par tout ce qui lui fait défaut, ce volume, je m'en flatte, a un certain cachet. Bien qu'il dépasse les deux cents pages, il ne contient pas la moindre référence à la stupidité du monde qu'a créé Dieu, ni la moindre suggestion que j'en aurais pu créer un meilleur. Où avais-je donc la tête ? Ai-je pu oublier tout ce qui rend glorieux le statut d'être humain ? Cette omission rendra mon livre philosophiquement sans intérêt, mais j'espère que son excentricité plaira dans les cercles frivoles.

À l'ami qui m'a accompagné je dois déjà bien des remerciements, et je voudrais ne lui devoir rien d'autre ; mais je sens maintenant pour lui une tendresse presque exagérée. Lui, du moins, me lira, ne serait-ce que pour retracer ses propres voyages le long des miens.

D'ANVERS À BOOM

Nous provoquâmes une grande agitation dans les docks d'Anvers¹. Un débardeur et plusieurs portefaix soulevèrent les deux canots et coururent vers l'embarcadère, suivis par une foule d'enfants enthousiastes. La *Cigarette* partit dans un bel éclaboussement de petites vagues écumeuses, suivie un instant après par l'*Aréthuse*. Un vapeur arrivait, des hommes sur le tambour de roue poussaient des cris rauques, le débardeur et ses portefaix hurlaient sur le quai. Mais en quelques mouvements, les canots furent bien loin au milieu de l'Escaut et nous laissâmes loin derrière tous les steamers, les débardeurs et les autres bagatelles du rivage.

Le soleil brillait vivement ; la marée montait, quatre bons milles à l'heure ; le vent soufflait régulièrement, avec des rafales de temps à autre. Pour ma part, je n'avais été dans un canot à voile de ma vie, et ma première expérience, en plein milieu de ce fleuve, n'alla pas sans émotions. Que se passerait-il quand le vent prendrait pour la première fois ma petite toile ? Je croyais m'aventurer en pays inconnu, comme qui publie son premier livre, ou se marie. Mes doutes furent néanmoins de courte durée, et en cinq minutes vous ne serez pas surpris d'apprendre que j'avais fixé ma voile.

J'avoue que j'en fus moi-même assez impressionné ; sur un navire j'avais évidemment toujours noué les écoute comme le reste de l'équipage, mais sur un objet aussi petit et hors norme qu'un canot, et avec ces rafales déferlantes, je ne m'attendais pas à me voir suivre le même principe. Je me mis alors à mépriser tout le cas que l'on fait de la vie. Il est assurément

plus commode de fumer une fois la voile attachée, mais il ne m'était jamais arrivé de devoir choisir entre une bonne pipe et un risque évident, et de pencher en faveur de la pipe. On dit couramment que nous ne pouvons répondre de nous-mêmes avant d'avoir été mis à l'épreuve. Une réflexion moins courante et sûrement plus réconfortante est que nous nous révélons d'ordinaire bien plus courageux et bien meilleurs que nous ne le pensions. C'est là ce que chacun découvre, je crois, mais la crainte d'être moins brave à l'avenir défend aux hommes de proclamer alentour ce sentiment joyeux. Je regrette fort, car cela m'aurait épargné bien du tracass, qu'il n'y ait eu personne pour me rendre le monde moins terrible quand j'étais jeune, pour me dire que les dangers sont infiniment plus redoutables vus de loin, que le courage d'un homme ne se laisse pas vaincre et ne l'abandonne presque jamais quand il en est besoin. Mais nous ne songeons tous qu'à jouer en littérature de la flûte sentimentale et personne n'ose mener la marche au son des tambours enivrants.

Nous étions fort bien sur le fleuve. Une péniche ou deux passèrent, chargées de foin. L'eau était bordée de roseaux et de saules ; des bestiaux et de vénérables chevaux chenus venaient pendre leur tête aimable par-dessus le quai. Ça et là paraissait un joli village au milieu des arbres, avec un bruyant chantier de bateaux ; ça et là une villa entourée de gazon. Le vent nous servit bien sur l'Escaut puis sur le Rupel ; nous allions à bonne allure quand nous aperçûmes les briqueteries de Boom, qui s'étendaient longuement sur la rive droite. La rive gauche était encore verte et pastorale, avec des allées d'arbres le long de la berge et de temps en temps une volée de marches pour desservir un bac, où était assis soit une femme, les coudes sur les genoux, soit un vieux monsieur avec une canne et des lunettes à monture d'argent. Mais à chaque instant Boom et ses briqueteries devenaient plus enfumés et plus sordides, jusqu'à ce qu'une grande église à horloge et un pont de bois sur la rivière indiquent le centre de la ville.

Boom n'est pas une jolie ville, et n'est remarquable que pour une chose : la majorité de ses habitants ont la conviction personnelle de savoir parler l'anglais, conviction que les faits ne justifient en rien, et qui donna à nos relations un caractère un peu flou. Quant à l'*Hôtel de la Navigation**, c'est à mon avis ce qu'il y a de plus laid en ce lieu. Il s'enorgueillit d'un salon sablé, qui donne sur la rue, avec un comptoir à

un bout, et d'un autre salon sablé, plus obscur et plus froid, avec une cage à oiseaux vide et un tronc tricolore pour tout ornement. Nous fîmes de notre mieux pour y dîner en compagnie de trois apprentis ingénieurs peu communicatifs et d'un commis voyageur silencieux. La nourriture avait, comme d'habitude en Belgique, un caractère sporadique et inqualifiable. Je n'ai jamais pu détecter quoi que ce soit qui ressemble à un repas chez cet aimable peuple ; ils semblent passer la journée à picorer et jouer avec les mets en dilettantes, vaguement français et vraiment allemands, mais sans être en fin de compte ni l'un ni l'autre.

La cage vide, époussetée et ornée, et sans la moindre trace de l'ancien siffleur favori, sauf à l'endroit où l'on avait écarté deux barreaux pour y faire tenir son morceau de sucre, était d'une gaieté de cimetière. Les apprentis ingénieurs n'avaient rien à nous dire, ni au commis voyageur, du reste ; ils parlaient entre eux, à voix basse et avec parcimonie, ou ils braquaient sur nous leurs bésicles luisantes à la lueur du gaz. Car quoique plutôt bien faits de leur personne, ils étaient tous, comme on dit, binoclards.

Il y avait à l'hôtel une servante anglaise qui avait quitté l'Angleterre depuis assez longtemps pour ramasser toutes sortes de curieux idiomes étrangers et toutes sortes d'étranges façons étrangères, qu'il est inutile de préciser ici. Elle nous parla abondamment dans son jargon, s'enquérant des manières d'aujourd'hui en Angleterre, et nous corrigeant obligeamment quand nous tentions de lui répondre. Mais comme nous avions affaire à une femme, nos renseignements ne furent peut-être pas aussi vains qu'il y paraît. Le beau sexe aime à s'instruire tout en préservant sa supériorité. C'est une bonne politique, presque nécessaire étant donné les circonstances. Quand un homme découvre qu'une femme l'admire, ne serait-ce que pour ses connaissances en géographie, il commence aussitôt à échafauder sur cette admiration. Ce n'est que par un mépris incessant que les jolies femmes peuvent nous maintenir à notre place. Les hommes, comme l'auraient dit Miss Howe ou Miss Harlowe², « sont de si grands empiéteurs ». Pour ma part, je suis de tout cœur avec ces dames, et je ne vois rien de plus beau, après un couple bien assorti, que le mythe de la divine chasseresse. Il est vain pour un homme d'aller vivre dans les bois. Nous en connaissons un exemple ; saint Antoine a fait cette expérience il y a longtemps, et vécu bien misérable-

ment, selon tous les témoignages. Mais les femmes ont une qualité qui surpasse le meilleur gymnosophe³ parmi les hommes : elles se suffisent à elles-mêmes, et peuvent cheminer dans une région élevée et froide sans l'assistance d'un individu en pantalon. Bien que n'ayant rien d'un ascète, je déclare que je suis plus redevable aux femmes pour cet idéal que je ne le suis à la majorité d'entre elles, ou d'ailleurs à toutes sauf une, pour un baiser spontané. Il n'y a rien d'aussi encourageant que le spectacle de l'autosuffisance. Et quand je pense aux vierges sveltes et aimables qui courent les bois toute la nuit au son du cor de Diane, évoluant parmi les vieux chênes, aussi libres de chimères que ceux-ci, créatures de la forêt et des étoiles, que n'atteint pas le tumulte de la vie trouble et brûlante de l'homme, même s'il est bien d'autres idéaux que je devrais préférer, je sens mon cœur qui bat à la pensée de celui-ci. Elles passent à côté de la vie, mais avec quelle grâce ! Ce qu'on ne regrette pas n'est pas réellement perdu. Et quelle gloire y aurait-il à inspirer l'amour (c'est ici que l'homme parle) s'il ne fallait triompher du mépris ?

SUR LE CANAL DE WILLEBROEK

Le lendemain matin, quand nous partîmes sur le canal de Willebroek, une pluie lourde et froide commença à tomber. L'eau du canal avait à peu près la température du thé prêt à être bu, et sous cette froide aspersion, sa surface se couvrit de vapeur. L'euphorie du départ et le mouvement aisé des bateaux à chaque coup de pagaie nous offrirent un soutien moral tout le temps que dura cet incident ; et une fois le nuage dissipé, quand le soleil reparut, notre énergie remonta au-dessus du niveau des humeurs casanières. Une bonne brise faisait bruire et trembler les rangées d'arbres qui bordaient le canal. Leurs feuilles scintillaient au soleil en masses tumultueuses. Pour l'oreille et pour l'œil, le temps semblait se prêter bien à la voile, mais en bas, entre les berges, le vent ne nous atteignait que par bouffées vagues et changeantes. Il y en avait à peine assez pour nous diriger. Notre avancée était intermittente et insatisfaisante. Du chemin de halage, un joyeux drille aux antécédents marins nous héla avec un : *« C'est vite, mais c'est long.* »*

Le canal était assez fréquenté. À chaque instant nous croisions ou dépassions un long chapelet de bateaux aux grands timons verts ; de hautes poupes avec un hublot de chaque côté du gouvernail, et peut-être une cruche ou un pot de fleurs à l'une des fenêtres ; une barque à la suite ; une femme occupée par le dîner de la journée, et une poignée d'enfants. Ces péniches étaient toutes attachées l'une après l'autre par des remorques, par séries de vingt-cinq ou trente, et la colonne était menée et maintenue en mouvement par un vapeur étrangement conçu. Il n'avait ni roue à aubes ni hélice, mais par quelque procédé parfaitement compréhensible des seuls esprits mécaniciens, il hissait par-dessus sa proue une petite chaîne brillante déposée au fond du canal et, en la renvoyant par-dessus la poupe, se traînait en avant, maillon par maillon, avec toute sa suite de chalands chargés. Tant que l'énigme restait sans solution, il y avait je ne sais quoi de solennel et d'inquiétant dans la progression de l'un de ces trains, glissant doucement sur l'eau sans aucune marque de son avance que le remous latéral qui mourait dans son sillage.

De toutes les créatures de l'entreprise commerciale, une péniche est de loin la plus agréable à contempler. Elle peut déployer ses voiles, et vous la voyez alors voguer haut par-dessus les arbres et les moulins, voguant sur l'aqueduc, voguant à travers les blés verts, la plus pittoresque des amphibies. C'est parfois le cheval qui chemine au pas, comme si le commerce n'avait jamais existé, et l'homme qui rêve au timon voit toute une journée le même clocher à l'horizon. Comment les chargements arrivent jamais à destination à ce rythme, c'est un mystère ; voir les péniches attendre leur tour à une écluse donne une excellente leçon de détachement face aux choses de ce monde. Il devrait y avoir à bord plus d'un esprit satisfait, car cette vie consiste à voyager tout en restant chez soi.

La cheminée fume pour le dîner tandis que l'on avance ; les rives du canal déroulent lentement leur paysage pour vos yeux observateurs ; la péniche passe le long des vastes forêts et à travers les grandes villes, leurs bâtiments publics et leur éclairage nocturne ; quant au batelier, dans son foyer flottant, « voyageant dans son lit », tout se passe comme s'il écoutait un autre homme raconter son histoire, comme s'il tournait les pages d'un livre d'images qui ne le concerne nullement. Il peut faire sa promenade de l'après-midi dans un

pays étranger au bord du canal, puis rentrer chez lui pour dîner au coin du feu.

Ce genre de vie n'offre pas assez d'exercice pour assurer une parfaite santé, mais une parfaite santé n'est nécessaire qu'aux malades. L'homme indolent, qui n'est jamais ni bien ni mal, mène sa petite vie tranquille, et meurt d'autant plus facilement.

J'aimerais mieux, à coup sûr, être batelier plutôt que d'exercer sous les cieux toute activité qui exige la présence quotidienne dans un bureau. Il y a peu de professions, je pense, où l'on doive sacrifier moins de sa liberté en échange de repas réguliers. Le batelier est à bord, maître sur son navire, il peut mettre pied à terre quand bon lui semble, rien ne peut le forcer à louvoyer le long d'un rivage toute une nuit glacée, quand les voiles sont dures comme l'acier ; et pour autant que je puisse en juger, le temps est aussi immobile pour lui qu'il peut l'être raisonnablement malgré le retour de l'heure de se coucher ou de dîner. Pourquoi les bateliers devraient-ils mourir un jour ? On se le demande.

À mi-chemin entre Willebroek et Vilvorde, sur une belle étendue de canal semblable à l'allée d'un manoir, nous abordâmes pour notre déjeuner. Il y avait à bord de l'*Aréthuse* deux œufs, un quignon de pain et une bouteille de vin, et sur la *Cigarette*, deux œufs et un réchaud Etna. Le maître de ce bateau cassa l'un des œufs au cours du débarquement, mais faisant remarquer plaisamment qu'on pouvait encore le faire cuire *à la papier**, il le déposa dans l'Etna, emballé dans un journal flamand. Nous mîmes pied à terre pendant un instant de beau temps, mais nous n'avions pas été deux minutes sur la berge que le vent fraîchit pour devenir presque une bise, et la pluie se mit à battre nos épaules. Nous nous assîmes aussi près que possible de l'Etna. L'alcool y brûlait avec grande ostentation, l'herbe s'enflammait constamment, et il fallait la piétiner ; avant longtemps, on dénombra plusieurs doigts brûlés parmi l'équipage. La quantité solide de cuisine préparée était pourtant disproportionnée par rapport à une telle démonstration. Quand nous déclarâmes forfait, après deux applications du feu, l'œuf sain et sauf n'était guère plus que tiédasse ; l'autre, *à la papier**, n'était qu'une sordide et froide *fricassée** d'encre d'imprimerie et de coquille brisée. Nous parvînmes à faire cuire les deux autres en les mettant près de l'alcool brûlant, et cela avec plus de succès. Nous débouchâmes ensuite la bouteille

de vin, et nous assîmes dans un fossé, avec le tablier de nos canots sur les genoux. Il pleuvait allègrement. L'inconfort, s'il s'avoue honnêtement comme tel sans prétendre ignoblement être son contraire, est une immense source d'amusement ; ceux que le grand air imprègne et grise sont en bonne veine pour rire. De ce point de vue, même un œuf *à la papier** proposé en guise de nourriture peut parfaitement devenir matière à plaisanterie. Mais ce type de comique, même s'il peut être bien pris, n'appelle pas la répétition ; depuis lors, l'Etna voyagea comme un gentleman dans le coffre de la *Cigarette*.

Il est presque inutile de dire qu'une fois le déjeuner terminé, dès que nous fûmes remontés à bord, toutes voiles dehors, le vent mourut promptement. Sur le reste du trajet jusqu'à Vilvorde nous continuâmes à offrir nos toiles à l'air peu favorable ; et tantôt grâce à une bouffée, tantôt grâce à quelques coups de pagaie, nous dérivâmes d'une écluse à l'autre, entre les arbres bien rangés.

Le paysage était beau, vert et gras ; c'était en réalité un vert chemin d'eau allant de village en village. Tout avait cet air bien assis des lieux où l'on a longtemps vécu. Pleins d'un vrai sentiment conservateur, des enfants tondus nous crachaient dessus du haut des ponts sous lesquels nous passions. Plus conservateurs encore étaient les pêcheurs, attentifs à leur bouchon, qui nous laissèrent passer sans un regard. Ils étaient perchés sur des becs et des contreforts et le long de la pente du quai, gentiment occupés. Ils étaient indifférents comme des fragments de nature morte. Ils ne bougeaient pas plus que s'ils avaient pêché sur une vieille estampe hollandaise. Les feuilles frémissaient, l'eau clapotait, mais ils demeuraient immobiles, comme autant d'églises établies par la loi. On eût pu trépaner chacune de ces têtes innocentes sans trouver rien d'autre sous leur crâne que des mètres de ligne enroulée. Je ne me soucie guère de ces gaillards gainés de caoutchouc qui affrontent les torrents de montagne pour pêcher le saumon, mais j'aime sincèrement la classe d'hommes qui exerce imperturbablement son art infructueux au bord des eaux calmes et dépeuplées.

À la dernière écluse, en sortant de Vilvorde, l'éclusière parlait un français compréhensible, et nous dit que nous étions encore à quelques lieues de Bruxelles. À cet endroit, la pluie recommença. Elle tombait en traits droits, parallèles, et la surface du canal se changea en une infinité de petites

fontaines de cristal. Il n'y avait pas un lit disponible dans les environs. Pas d'autre solution que de baisser les voiles et de nous mettre à pagayer fermement sous la pluie.

De belles maisons campagnardes, avec des horloges et des alignements de fenêtres aux volets clos, de superbes vieux arbres en bosquets et en avenues, tout cela donnait aux rives du canal un aspect riche et sombre sous la pluie et à la nuit tombante. J'ai le sentiment d'avoir vu un effet semblable sur des gravures : paysages opulents, désertés, où est suspendu le passage d'un orage. Nous fûmes tout au long escortés par une carriole couverte qui trottait misérablement le long du chemin de halage, à distance presque uniforme de notre sillage.

LE ROYAL SPORT NAUTIQUE

La pluie cessa près de Laeken, mais le soleil était déjà couché ; l'air était froid, et à nous deux, nous n'avions pas une couture de sèche. Nous arrivâmes bientôt au bout de l'allée Verte*, et au seuil même de Bruxelles nous dûmes affronter un grave problème. Sur les rives, les bateaux s'alignaient l'un contre l'autre en attendant leur tour à l'écluse. Il n'y avait nulle part où débarquer convenablement, pas même une cour d'étable où laisser les canots pour la nuit. Nous abordâmes tant bien que mal et entrâmes dans un estaminet où quelques tristes sires trinquaient avec le tenancier. Celui-ci fut franc avec nous ; il ne connaissait ni remise ni cour d'étable, ni rien de tel, et voyant que nous étions venus sans la moindre intention de boire, il ne cacha pas son impatience d'être débarrassé de nous. L'un des buveurs nous vint en aide. Dans un coin du bassin se trouvait un embarcadère, nous apprit-il, et autre chose encore qu'il ne définit pas clairement mais que ses auditeurs interprétèrent avec espoir.

Il y avait assurément un embarcadère au coin du bassin, sur lequel se tenaient deux beaux gars en tenue de canotage. L'Aréthuse s'adressa à eux. L'un dit qu'il n'y aurait aucune difficulté à héberger nos bateaux pour la nuit, et l'autre, ôtant de sa bouche une cigarette, demanda s'ils avaient été fabriqués par Searle and Son. Ce nom était une véritable

carte de visite. Une demi-douzaine d'autres jeunes gens sortirent d'un hangar portant l'inscription ROYAL SPORT NAUTIQUE*, et se joignirent à la conversation. Ils étaient tous très polis, volubiles et enthousiastes, et leur discours était entrelardé de termes de canotage anglais et de noms de constructeurs et de clubs anglais. À ma grande honte, je ne connais aucun endroit en mon pays natal où j'aurais été si chaleureusement reçu par autant de gens. Nous étions des canotiers anglais et les canotiers belges nous sautèrent au cou. Je me demande si les huguenots furent aussi cordialement accueillis par les protestants anglais quand ils traversèrent la Manche lors de leur exode. Mais après tout, quelle religion unit les peuples aussi étroitement qu'un sport commun ?

Les canots furent transportés dans le hangar ; ils furent lavés pour nous par les domestiques du club, les voiles furent suspendues à sécher et tout devint propre et net comme une image. Pendant ce temps, nous fûmes emmenés à l'étage par nos nouveaux frères, car telle était notre relation selon plus d'un, et ils nous laissèrent le libre usage de leur cabinet de toilette. L'un nous prêta du savon, l'autre une serviette, un troisième et un quatrième nous aidèrent à défaire nos sacs. Et toujours des questions¹, des assurances de respect et de sympathie ! J'affirme ne jamais avoir su auparavant ce qu'est la gloire.

« Oui, oui, le Royal Sport nautique est le plus vieux club de Belgique.

— Nous sommes deux cents. »

Ce « Nous » n'est pas la parole d'une personne en particulier, mais le condensé de plusieurs discours, l'impression laissée sur mon esprit après d'abondants propos, et tout cela me semble fort juvénile, plaisant, naturel et patriotique.

« Nous avons gagné toutes les courses, sauf celles où les Français ont triché.

— Vous devez laisser toutes vos affaires mouillées à sécher.

— Oh, *entre frères** ! Nous aurions pareil accueil dans n'importe quel club d'Angleterre. (Je l'espère sincèrement.)

— *En Angleterre, vous employez des sliding-seats, n'est-ce pas ?**

— Dans la journée, nous sommes tous employés dans le commerce, mais le soir, *voyez-vous, nous sommes sérieux.** »

Ce sont là leurs paroles. Ils étaient tous employés aux frivoles soins mercantiles de la Belgique dans la journée, mais

Un crime	1078
L'Affaire de la lettre	1082
La Remarquable aventure du docteur Lanyon	1087
Apparition à la fenêtre	1091
La Dernière Nuit	1092
Récit du docteur Lanyon	1105
Henry Jekyll donne sa version complète de l'affaire	1112
 CARTES	 1133
 NOTICES ET NOTES	
 CROISIÈRE À L'INTÉRIEUR DES TERRES	
<i>Notice</i>	1137
<i>Note sur le texte</i>	1141
<i>Notes</i>	1141
 VOYAGE AVEC UN ÂNE DANS LES CÉVENNES	
<i>Notice</i>	1145
<i>Note sur le texte</i>	1149
<i>Notes</i>	1149
 LES NOUVELLES MILLE ET UNE NUITS	
<i>Notice</i>	1156
<i>Notes</i>	1173
 L'ÎLE AU TRÉSOR	
<i>Notice</i>	1180
<i>Notes</i>	1198
 LE PRINCE OTHON	
<i>Notice</i>	1208
<i>Note sur le texte</i>	1214
<i>Notes</i>	1215
 LE DYNAMITEUR	
<i>Notice</i>	1219
<i>Notes</i>	1222
 L'ÉTRANGE CAS DU DOCTEUR JEKYLL ET DE M. HYDE	
<i>Notice</i>	1224
<i>Note sur le texte</i>	1231
<i>Notes</i>	1232

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

CROISIÈRE
À L'INTÉRIEUR DES TERRES

VOYAGE
AVEC UN ÂNE DANS LES CÉVENNES

LES NOUVELLES
MILLE ET UNE NUITS

L'ÎLE AU TRÉSOR

LE PRINCE OTHON

LE DYNAMITEUR

L'ÉTRANGE CAS
DU DOCTEUR JEKYLL
ET DE M. HYDE

Introduction
Chronologie
par Charles Ballarin

Cartes

Notices et notes